

## Béatrice Guitard

### Le cartel, ou de nouveaux savoirs mis à l'épreuve \*

L'enseignement et la recherche clinique qui se pratiquent au sein de l'EPFCL se fondent sur les œuvres de Freud et de Lacan. En effet, si Freud a posé les bases de la psychanalyse, il appartient à Lacan d'avoir prolongé cette découverte et ouvert de nouveaux champs théoriques et cliniques. Ces avancées ne se contredisent pas, bien au contraire, elles conduisent à des perspectives renouvelées.

Ainsi en est-il du texte fondamental « Pour introduire le narcissisme <sup>1</sup> ». Partant de l'hypothèse de Freud développée dans ce texte, Lacan effectue un virage infiniment fécond pour la pensée, qui porte sur deux points essentiels.

En effet, pour Lacan, le sujet ne part pas d'une position narcissique primordiale pour se diriger ensuite vers l'objet, investi à son tour de libido narcissique, mais, au contraire, il se constitue d'emblée au lieu de l'Autre, selon deux axes :

– dans l'image de l'Autre rencontrée dans le miroir, image qui va lui servir à constituer la sienne propre ;

– dans le langage, dont les signifiants donnés d'entrée vont véhiculer pour lui à jamais les marques de son aliénation.

Lacan va déplacer la question de l'amour œdipien, cette construction mythique dont Freud s'est servi pour élaborer la théorie de la castration. Celle-ci reste bien au cœur de l'affaire. Mais la proposition est de dépasser la dimension historique d'une histoire de famille pour en prélever de façon plus systématique l'économie du désir. Ce qui change tout pour l'approche clinique.

\* Bordeaux, janvier 2008.

1. S. Freud, *La Vie sexuelle* (1914), Paris, PUF, 1995, p. 81.

C'est tout le mérite de Lacan d'avoir remis la psychanalyse sur la voie qu'avait ouverte Freud après que des dérives se furent progressivement infiltrées, dérives qui donnaient une part prioritaire à la relation libidinale vers l'objet au détriment du vouloir profond du sujet. Un travail précédent de séminaire de relecture des textes de Freud par Lacan nous avait permis de réaffirmer le nécessaire retour aux sources : ce qui se joue dans le transfert est à ramener au désir du sujet plutôt qu'à la relation à son objet d'amour. Ce qui n'est pas sans incidence sur la conduite du travail de cure. Je voudrais montrer rapidement comment, dans un cartel, ma position a été amenée à se déplacer.

### **Premier exemple**

C'était mon premier cartel, au tout début de ma rencontre avec la pensée lacanienne. Je venais de l'IPA. Je travaillais dans les Forums depuis un ou deux ans. Pendant ce cartel, où nous nous retrouvions autour de la lecture d'un séminaire de Lacan, chacun était invité à « se mettre à la question ». J'évoquai alors un cas de ma pratique dont il me semblait avoir saisi la logique après un travail sur les bases de la théorie freudienne. Il s'agissait d'un sujet obsessionnel dont le refus de la castration était évident, enlisé qu'il était dans une fixation maternelle œdipienne solide. Il évoqua un rêve qui renvoyait effectivement à cette problématique.

Je n'en détaille pas le contenu sinon que dans ce rêve, dont l'énoncé s'accompagnait d'une intense satisfaction, il urinait sur un énorme animal dangereux et menaçant. Et il s'empressa d'ajouter dans un mouvement de dénégation manifeste qu'il n'y avait bien évidemment rien de sexuel dans son propos. Et moi d'interpréter, de le pousser à voir que si... ce qu'il finit par reconnaître. On en parlait depuis un moment et il commençait à voir, sinon à accepter, ses points de fixation. Invité à associer, il en vint à l'assimiler à son père.

Dans le cartel, quelqu'un demanda alors : « Est-ce par les voies de l'Œdipe qu'on peut traiter la question ? Probablement pas ! » Une discussion entre les participants s'en est suivie. A résonné brusquement pour moi la formule « traiter la question ». De quelle question pouvait-il bien s'agir si ce n'était celle de l'Œdipe, socle de la théorie analytique... donc de l'amour !

S'en est suivi un moment de vacillation, de doute – fort désagréable – jusqu'à ce que dans l'après-coup puisse s'élaborer autrement « la question »... qui était évidemment celle du désir du sujet. Tout le contenu de ses dires comme son rapport transférentiel marquaient son point de jouissance : il attaquait les insignes du phallus, les signes du  $\Phi$  de l'Autre. Et son récit, exposé à mon écoute, ajoutait de l'excitation à sa jouissance. Bien sûr la castration était au premier plan, mais une révolution de la pensée était à effectuer : il s'agissait d'analyser la relation axée sur le désir et non sur l'amour.

La prise en compte de la consistance de l'objet ne peut mener qu'à une impasse. Pas de sortie de cure autre que celle d'une identification renforcée à l'Autre – l'analyste dans le transfert –, alors que l'objectif visé est précisément d'en dégager le sujet.

De plus, j'en prenais conscience, le savoir acquis dans les concepts – si bien maîtrisés soient-ils – ne relève pas d'une vérité généralisable. J'avais « construit » mon observation et rendu mes conclusions selon un mode académique, mais, prise conceptuellement dans les dérives postfreudiennes, je restais derrière le mur du langage, selon une jolie expression de Lacan, à me demander : « Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce qu'il présente comme trouble ? Comment faire lever le refoulement ? » Alors que nous étions du même côté de ce mur. La question était plutôt : « Qu'est-ce qu'il dit ? Comment le dit-il ? Qu'est-ce qu'il veut ? », ce qui n'est pas du tout pareil. À trop vouloir « savoir », c'est-à-dire comprendre, maîtriser, théoriser, on peut passer à côté de l'essentiel, qui est, dans le moment de la séance : le dire, l'acte, et évidemment le désir.

On voit là ce qui peut opérer dans un cartel. Le fait de dire, de s'exposer dans sa pratique fait surgir de l'inattendu, bouscule ce qui semble établi, ce par le fait que les participants se sentent à la fois stimulés et soutenus les uns par les autres. Je souligne au passage la nécessité de se sentir en confiance pour oser le risque de se faire parfois déséquilibrer dans ses propres convictions. Ces déplacements de position ne sont pas sans effet sur les perspectives tant théoriques que cliniques. Effets analytiques évidemment, mais pas seulement. Il ne faudrait pas assimiler le cartel à une sorte de double emploi de ce qui se produit dans les contrôles. Le cartel est bien davantage qu'un « contrôle à plusieurs ».

À partir du moment où se trouvent questionnés, pour chaque praticien, les fondements de sa théorie comme de sa clinique, les bases conceptuelles sur lesquelles s'appuie la doctrine analytique sont concernées. J'évoque ici le cadre de l'École de psychanalyse. On voit comment le cartel est lié à l'École.

Pour reprendre mon exemple, la découverte occasionnée par cette expérience est celle qui m'a fait définitivement « choisir mon camp » au sens où il est requis de la part de l'analyste de pouvoir dire d'où il parle et rendre compte de sa pratique comme de ses appuis conceptuels. Cette discipline exigeante qu'est la psychanalyse ne souffre pas les « à-peu-près » où chacun pourrait puiser ici ou là les concepts qui lui conviennent. Les dérives de l'imaginaire nourrissent ces errances. L'enjeu est de taille dans les menaces qui planent aujourd'hui.

## **Deuxième exemple**

Je vais tenter maintenant d'aborder ce que m'a révélé un deuxième cartel, en prenant de sérieux risques parce que, d'une part, le travail est encore en cours et, d'autre part, les questions qui ont surgi ne sont pas simples à élaborer.

Il s'agit dans ce travail de questionner ce qu'on entend par le savoir de la psychanalyse. Ce savoir constamment mis au travail et qui ne peut se clore une fois pour toutes reste toujours à creuser. Colette Soler se demandait : « Qu'est-ce qui peut, voire qu'est-ce qui doit s'inventer dans le discours déjà créé ? » Question difficile parce qu'elle touche au processus de création ancré au cœur de l'humain, c'est-à-dire au plus près du vivant et de la question du désir qui lui est chevillée.

Lorsqu'on suit les étapes successives de Freud dans le déroulement de ses recherches, il ressort à quel point non seulement les avancées ne sont pas linéaires mais quelles énergies psychiques sont mobilisées pour tenter de comprendre, d'élaborer, de construire. Le désir à l'œuvre engendre des enthousiasmes mais aussi des doutes, des moments de dépression et d'angoisse. Quelque chose « dépasse » largement le sujet dans cette découverte.

2. C. Soler, *Savoir et invention en psychanalyse*, cours au collège clinique de Paris, Paris, 2002, p. 194.

Les chercheurs des autres disciplines ne sont pas exempts de ces turbulences émotionnelles, mais il revient à la psychanalyse cette caractéristique que ce qui est visé, c'est un impossible à atteindre, un savoir qui se dérobe au fur et à mesure qu'il se dévoile, un manque situé au cœur même des efforts de théorisation.

C'est un savoir qui peut se transmettre certes, comme tout savoir, mais il faut d'abord l'extraire de l'inconscient, et cette opération ne peut se passer des voies de l'amour, de l'Autre en position dans le transfert.

Dans la cure, le transfert concerne l'analyste. Dans le cartel, il s'agit d'un transfert de travail. Ce terme de transfert a évolué de Freud à Lacan. Sidi Askofaré en touche un mot dans un article intitulé « Le transfert : négatif<sup>3</sup> ? ». Il évoque comment Lacan a construit, après Freud, sa propre doctrine du transfert. Après avoir rappelé qu'au commencement de la psychanalyse est l'amour, il énonce qu'« une psychanalyse, telle que Lacan l'entend, est un procès d'accès au désir qui passe par l'épreuve de l'amour<sup>4</sup> ».

Une précision s'impose : la fonction pivot du transfert, Lacan va l'appeler le sujet supposé savoir. Le mot « supposé » laisse entendre que le savoir n'est pas là, à disposition, et que c'est éventuellement quelqu'un d'autre qui le possède.

Effectivement, lorsque le sujet demande une analyse, il suppose que va enfin lui être délivré un savoir sur ce qui ne va pas. Il lui faudra faire un bon bout de chemin pour parvenir à « désupposer » ce savoir de l'Autre, incarné par l'analyste, et pour admettre, en fin de parcours seulement, qu'il y a un savoir impossible à rejoindre. D'une part parce que existe le refoulement (Freud), d'autre part parce que la condition même de parlêtre suppose un reste de structure non symbolisable, inaccessible aux appareils du langage (Lacan).

Pour tenter d'en rendre compte, dès le début de son œuvre, Lacan construit les trois catégories R, S et I (réel, symbolique, imaginaire), montrant au fur et à mesure de son élaboration théorique comment ces instances se nouent et l'effet de ce nouage – ou de ce non-nouage – dans l'émergence du sujet. Parti du nouage SIR dans le *Séminaire I*, Lacan arrivera au nouage borroméen RSI développé dans

3. S. Askofaré, « Le transfert : négatif ? », *Mensuel*, n° 29, décembre 2007.

4. *Ibid.*, p. 17.

un séminaire qui porte ce nom. Il s'agit ici non pas de développer le long cheminement qui a conduit à cette élaboration mais de tenter de faire sentir comment cette configuration borroméenne s'est quelque peu éclairée dans un cartel.

Ce cartel – encore en cours – est parti de l'identification. Le séminaire qui lui est consacré met en route le début de la topologie. De fil en aiguille, les participants ont proposé d'essayer d'y voir un peu plus clair précisément dans la topologie. J'ai accepté à contre-cœur parce que j'éprouvais une réticence énorme, une sorte de blocage, accrochée que j'étais à l'idée que de toute façon je n'y comprendrais jamais rien. J'apprendrai d'ailleurs, dans l'ouvrage de Jeanne Granon-Lafont <sup>5</sup> sur lequel nous nous sommes mis au travail, que Lacan parle même d'aversion à propos de la difficulté – structurale – d'aborder la topologie, y lisant la trace du refoulement originaire.

Avec le nœud borroméen, le changement de position touche au fondement même de la pensée. Il s'agit de tenter de penser ce qui ne peut pas être représenté, mis en image. Dès qu'on essaie de réfléchir à ces nœuds, on s'empêtre, ça échappe. On croit avoir compris et de nouveau ça fuit. « Cela prouve simplement l'extraordinaire débilité de la pensée », dit Lacan <sup>6</sup>.

Essayer d'attraper une pensée, c'est convoquer dans le même mouvement une part de réel, de symbolique et d'imaginaire. Les trois instances sont nouées entre elles et possèdent la même consistance. Dans le même temps qu'une pensée se forme, quelque chose échappe. Le réel qui infiltre tant l'imaginaire que le symbolique laisse toujours une part d'impossible parce que le réel, c'est précisément ce qui est impossible à imaginer, à dire, à écrire.

Lacan demande : « N'y aurait-il pas une sorte de *fatum* de la pensée qui, en l'attachant de trop près au vrai, lui laisse glisser entre les doigts, [...], le Réel ? [...] ce n'est pas la même chose, le concept [et] la vérité ; [...] le concept [donc symbolique] ça se limite à la prise comme le mot *capere* implique, et qu'une prise, ce n'est pas suffisant pour s'assurer que c'est le Réel qu'on a en main <sup>7</sup>. »

5. J. Granon-Lafont, *La Topologie ordinaire de Jacques Lacan*, Paris, Point Hors Ligne, 1995.

6. J. Lacan, *R.S.I., 1974 -1975*, séminaire inédit, leçon du 18 mars 1975.

7. *Ibid.*

Ce sujet intéresse directement le cartel, qui œuvre à la fois dans le sens de l'élaboration d'une pensée et dans celui d'une tentative d'en faire partager la démarche avec d'autres. Dire qu'on se comprend, c'est évoquer la logique de la relation qui lie les participants. « Il est difficile de ne pas sentir, dans le texte même de ce qui est dit, dans le sens que *on se comprend*, n'a pas d'autre substrat que *on s'embrasse*<sup>8</sup> », nous dit Lacan. Cela renvoie à la difficulté inhérente à toute relation entre humains, fussent-ils psychanalystes, puisque, selon la formule incontournable, il n'y a pas de rapport sexuel.

La proposition borroméenne est probablement celle qui est la plus à même de penser cette délicate question : « Il faut tout recentrer sur le frotti-frotta, ce fricotage, pour faire appel à quoi ! au Réel ! au Réel du nœud<sup>9</sup>. » Pour le dire autrement, il n'y a pas de possibilité de communication authentique entre les membres d'un groupe sans le recours à ces consistances différentes que sont le réel, l'imaginaire et le symbolique. Les échanges en portent inévitablement la marque.

Je cite encore Lacan : « Ces modes qui sont ceux sous lesquels j'ai pris la parole, Symbolique, Imaginaire et Réel, je ne dirai pas du tout qu'ils soient évidents. Je m'efforce simplement de les é-vider, ce qui ne veut pas dire la même chose, parce que évider repose sur vide et qu'évidence repose sur voir<sup>10</sup>. »

C'est pour serrer au plus près cette question du réel et du savoir que ce dispositif du cartel a été imaginé. C. Soler en fait un commentaire à partir de l'énoncé de Lacan et de l'identification nécessaire au groupe<sup>11</sup> : « Pas à n'importe quel point du groupe [...] au point où *a* est écrit dans le nœud borroméen. » Et elle ajoute : « Or, c'est précisément le point où manque le savoir. »

À l'intersection de ces trois ronds apparaît donc le trou, point d'identification au savoir vide. Ce trou, c'est ce qui permet qu'il y ait du jeu, que ça puisse bouger. « Le nœud est supposé par moi être le Réel [...] il force un certain mode de *tourne-autour*, [...] voilà sur quoi j'en arrive à déplacer la question, par elle-même insoluble, de

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

10. *Ibid.*

11. C. Soler, « Cartel d'École », *Mensuel*, n° 25, p. 42.

l'objectivité <sup>12</sup>. » Je crois comprendre que, pour extraire des petits bouts de savoir, au travers de ce que Lacan appelle avec humour les élaborations élocubrantes, il faut du vide pour que ça puisse tourner autour, pour que puisse surgir de façon contingente du *non-prévu*, issu précisément de ce point de non-savoir auquel chacun s'identifie avec sa propre question.

Il ne peut pas y avoir de modèle, ce qui tirerait les choses du côté de l'imaginaire. Or, comment penser l'imaginaire dans la mesure où nous sommes pris dedans ? Je cite Lacan : « Si élaboré qu'on le fasse, dans l'Imaginaire, on y est. Il n'y a moyen de le réduire dans son imaginarité. C'est en ça que la topologie fait un pas <sup>13</sup>. »

Le réel pèse de tout son poids dans l'articulation avec l'imaginaire et le symbolique que constitue le nœud. Il s'y infiltre, s'y accroche. La tendance au « je ne veux rien en savoir » pousse à boucher le trou du vide de savoir, générateur de malaise évidemment, comme l'est l'approche de l'objet petit *a*. Les choses alors peuvent se souder. Ça ne tourne plus.

Noué à l'imaginaire, le réel tire du côté de la jouissance. Jouissance phallique qui peut conduire aux inhibitions invalidantes que nous connaissons tous. J'en faisais là une cruelle expérience. Lorsque le réel insiste du côté du « pas de sens », la pensée erre, ne parvient pas à s'accrocher à quelque chose. On n'arrive pas à dire, on ne trouve ni les images ni les mots. Ce n'est pas sans générer de l'angoisse, source du transfert possiblement négatif (rage de ne rien comprendre, sentiment de honte, de dépréciation, envie de tout arrêter).

À noter que l'emprise de la jouissance peut s'imposer masquée. Peuvent ainsi se développer des architectures conceptuelles les plus déviantes, la subjectivité y faisant loi. Les dérives postfreudiennes déjà évoquées trouvent probablement là leur origine.

Mais la jouissance peut prendre des voies plus perverses encore : elle peut donner lieu à des groupes dits de travail où les élocubrations théoriques de plus en plus sophistiquées relèvent d'une pure jouissance à s'écouter parler ou s'écouter penser, à faire étalage de ce qu'on sait. Nouée au symbolique, c'est la question des identifications qui est ici concernée. « S'il y a un Autre réel, il n'est pas

12. J. Lacan, *R.S.I.*, *op. cit.*

13. *Ibid.*



ailleurs que dans le nœud même et c'est pour ça qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre <sup>14</sup>. »

Je n'irai pas plus loin aujourd'hui. J'évoquerai simplement un point, crucial pour le cartel. Puisqu'il est question du transfert dans l'expression « transfert de travail », il ne faut pas, me semble-t-il, perdre de vue la nature du transfert qui lie à la théorie, ainsi que de celui qui lie à Lacan lui-même, faute de quoi il peut y avoir des dérivés (réel). La psychanalyse court le risque de s'engager dans une doxa pétrifiée où la parole de Lacan est utilisée non plus comme une invitation à penser mais comme parole d'évangile. L'Autre de l'Autre existe bel et bien : on croit en Lacan comme on croit en Dieu.

Je pense ici à une phrase d'Aimé Césaire dans une lettre à Maurice Thorez, à propos d'une critique sur le communisme : « Aucune doctrine ne vaut que repensée par nous <sup>15</sup>. » Ou encore, plus ciblée, à une réflexion du psychanalyste Clavreul dans son ouvrage *Le Désir et la Loi* <sup>16</sup> : « Nous sommes les produits des expériences, notamment psychanalytiques qui nous permettent d'avoir accès à cette histoire (signifiants familiaux et culturels) ; et nous ne pouvons nous désolidariser du frayage qui a rendu possible un tel accès. Là se situe la dette symbolique. Ce qui exclut tout autant qu'on fétichise les paroles, les écrits envers qui nous sommes redevable ; car c'est à nous-mêmes qu'il appartient de les reprendre à notre compte afin qu'ils prennent la force et la dimension propres à ce qui fait acte. »

## Conclusion

L'inscription dans le cartel est une nécessité individuelle autant que collective. Non seulement parce qu'il est difficile de soutenir son désir tout seul (tâche particulièrement ardue lorsqu'il s'agit de la topologie) mais aussi parce que se mettre dans des conditions d'affronter avec d'autres cet inconfortable « pas tout du savoir » ouvre au risque de toucher un point de réel, d'où pourra – peut-être – s'extraire un bout de savoir nouveau. Pour chacun au singulier.

14. *Ibid.*

15. A. Césaire, *Lettre à Maurice Thorez*.

16. J. Clavreul, *Le Désir et la Loi, Approches psychanalytiques*, Paris, Denoël, 1987.

Le cartel est ce qui permet de nouer plusieurs vides et de donner ainsi plus de chance à des inventions. Il est en effet nécessaire de maintenir ouverte la béance du savoir – le trou –, savoir qui, comme l'inconscient dont il est issu, est toujours pulsatile et susceptible de se refermer s'il n'est pas sollicité. Le « je n'en veux rien savoir » est toujours à l'œuvre chez les parlêtres que nous sommes. Même après la cure, le cartel, me semble-t-il, permet de rester éveillés et de ce fait de contribuer à maintenir vivante la psychanalyse.